

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 41 (1896)
Heft: 3

Artikel: Guerre de l'Erytrée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

présence de nombreux chevaux de réserve aux trains de combat, on peut formuler cette

CONCLUSION. — *Le nombre des chevaux des compagnies de remonte du train prévu par le projet de loi d'organisation constitue un minimum et devrait être (si possible) doublé.*

(A suivre.)

Guerre de l'Erytrée.

(Avec une carte.)

Le malheur s'acharne sur l'Italie. L'armée de Baratieri, sur laquelle, rapidement renforcée, on comptait pour la revanche des armes, vient au contraire de subir devant *Adua* une désastreuse défaite, ayant peine à rassembler ses débris à *Asmara*, où nous lui souhaitions, dans notre numéro du 15 février (page 132), de livrer une affaire pas trop meurtrière pour aboutir à une paix honorable.

Comme vieux amis de cette noble et chaleureuse nation italienne à laquelle la civilisation moderne doit tant de progrès, de gloires, de chefs-d'œuvre, toutes ses peines nous touchent ; nous lui exprimons ici nos sincères doléances, espérant que de la calamiteuse journée du 1^{er} mars pourra encore sortir, avec l'aide de Dieu, une solution pas trop décourageante.

Le général Baratieri ayant été mis en disponibilité et renvoyé devant un conseil de guerre, le ministère ayant été remplacé, ce n'est pas le moment de critiquer les opérations survenues. Toutefois nous laissons subsister le résumé historique ci-dessous, qui avait été élaboré en d'autres circonstances et remis à l'imprimerie il y a plusieurs semaines. En raison de cette date, nous prions MM les censeurs de vouloir bien excuser d'ores et déjà quelques appréciations qui ne prévoyaient pas d'aussi grandes infortunes.

* * *

Lausanne, 20 février 1896.

Les affaires se corsent de plus en plus en Erytrée.

Aux retraites d'Amba-Alagi (7 décembre 1895) et de Makallé (23 janvier 1896), à l'immobilisme prolongé du gros italien vers Adigrat et Entiscio sont venus s'ajouter la défection des

deux ras SETHA et AGOS, l'insurrection générale du Tigré agissant même offensivement autour d'ADIGRAT, enfin la rentrée en lice des Derviches contre KASSALA.

Tout cela, joint à la méthode prudente de MENELIK tenant ses masses en fortes positions vers ADUA en poussant des pointes sur les revers de BARATIERI, complique évidemment la tâche dévolue à l'éminent général, au moins telle que les impatients se la représentaient d'après ses énergiques paroles de l'été dernier en Italie. Manquant encore de moyens de transports suffisants et adaptés à ce pays montagneux, il ne peut ni prendre une efficace offensive ni se mouvoir à son gré, même pour rallier sa base d'ASMARÀ.

On s'est ému, à Rome, de cette situation, et l'on a décidé d'y parer par d'autres envois de troupes. Douze bataillons d'infanterie, cette fois à 800 hommes au lieu de 600, et six batteries d'artillerie, avec beaucoup d'accessoires d'urgente nécessité, sont encore partis de Naples les 26-29 février pour MASSOUA, tandis qu'on y enverra deux à trois milliers de chameaux qu'on fait acheter à Aden.

Ainsi vers le 20 mars le corps africain comptera 49 bataillons et 19 batteries de campagne ou montagne, bien pourvus du matériel nécessaire.

Il paraît certain que le général BARATIERI ne disposera pas directement de ce bel effectif. Les nouveaux arrivants seraient plutôt destinés, et avec raison, à assurer les communications MASSOUA-ASMARÀ-ADIGRAT, sur leurs deux lignes principales, et quelques postes excentriques, KASSALA, par exemple. En conséquence ils contribueraient à former une division à part, sous le général HEUSCH, inspecteur-chef des alpins, disent les uns, ou sous le général BALDISSERA, un vieil africain de mérite, affirment d'autres, car sur ces thèmes il se dit beaucoup de choses dans la Péninsule et dans sa vigilante presse.

Au fond ces diverses cloches sonnent de parfait accord, en ce sens que l'un de ces généraux commanderait le tout formant corps d'armée, avec les deux autres comme divisionnaires.

On parle aussi de confier à l'habile général LOUIS PELLOUX, ancien ministre de la guerre, un poste supérieur, peut-être

¹ En fait, d'après les dernières nouvelles, le général BALDISSERA reçoit le commandement en chef, avec les généraux HEUSCH et BARATIERI comme divisionnaires, celui-ci restant en même temps gouverneur.

celui de gouverneur civil et militaire de toute la colonie, et à ce propos encore le bruit semble n'avoir rien d'étonnant ni de contradictoire. Le gouvernement n'est certes pas payé pour fermer les yeux sur l'avenir. Il ne serait pas mal avisé de prévoir le cas où un seul corps d'armée ne suffirait pas à la tâche qu'il se donne d'imposer son protectorat, par les armes et par traité, à tout le territoire abyssin. A cet effet deux corps d'armée, peut-être trois, sinon quatre ou cinq, ne seraient pas de trop. Il faudrait donc une vraie et forte armée avec ses réserves, ses vivres, ses parcs à l'avenant, et naturellement aussi un généralissime réunissant tous les pouvoirs civils et militaires. Qui mieux que l'ancien ministre de la guerre Pelloux serait qualifié pour une telle situation ?

Il s'en suit qu'au lieu d'une simple expédition, on risque d'avoir toute une guerre, une grande guerre. L'Italie s'en tirera honorablement, cela va de soi, vu la supériorité de sa brave et nombreuse armée et de ses services maritimes, qui, dès Noël dernier, entr'autres, ont fait leurs brillantes preuves en matière de prompt et parfaite mobilisation. Mais quelle que soit l'issue de cette guerre, elle ne s'obtiendra qu'à un prix bien au dessus des prévisions primitives et des espérances que firent légitimement naître les premiers débuts.

Pour meilleure orientation dans les opérations en cours et dans celles en perspective, un rapide coup d'œil sur leurs devancières immédiates est indispensable. C'est ce que nous ferons ici par une esquisse très sommaire des origines de l'entreprise et des antécédents de la présente situation.

* * *

C'est en 1876 que l'Italie, devenue l'une des six grandes puissances européennes par les événements militaires de 1859-1860, de 1866, de 1870, fut saisie du désir bien naturel de prendre aussi son rang sur les mers. Riche en bonnes côtes, en beaux ports, en vaillants marins pourquoi n'aurait-elle pas, comme d'autres, ses colonies, son protectorat quelque part au loin : bague au doigt fort à la mode ?

Et puis un bon moyen de montrer qu'on ne veut plus être sujet de personne, ne serait-il pas d'avoir à son tour des sujets ?

A cet effet, et à défaut de provinces méditerranéennes, qui eussent été à portée, mais toutes déjà trop protégées, elle jeta

son dévolu sur la côte occidentale de la mer Rouge, sur l'ancien et célèbre empire d'Ethiopie, grand Etat continental et maritime aux temps des Grecs, des Romains, de l'empire byzantin, mais déchu depuis l'invasion mahométane, et qu'une armée britannique venait de châtier sévèrement.

Le choix n'était pas heureux. Cette vaste *Abyssinie*, de populations et d'institutions très hétérogènes¹, forme une sorte de Confédération vaguement délimitée, mal soudée, rappelant un peu l'Empire et la Confédération germanique d'antan, avec ses innombrables grands et petits vassaux et sous-vassaux tirillés par plusieurs suzerains, qui sont, ici, abyssins, égyptiens, arabes. Constamment agitée par des rivalités politiques, religieuses, commerciales qui aboutissent souvent à la guerre civile ou à la guerre contre ses voisins Gallas, Egyptiens et autres musulmans, elle offre des spectacles très divers suivant la nature de l'influence dominante, de l'autorité prépondérante du moment.

En mains débiles, la force d'ensemble devient nulle, passe, et d'autant plus vivace, aux organismes locaux, tandis qu'en mains vigoureuses, ceux-ci, conciliés ou soumis à quelque vaillant chef, peuvent constituer une puissance. Ce dernier cas se présenta sous le terrible Theodoros, à qui l'Angleterre dut faire, en 1868, une guerre dans toutes les règles pour délivrer et venger ses consuls emprisonnés, après ceux de France.

Le noyau de l'empire éthiopien est formé par l'Abyssinie, région montagneuse peuplée d'environ 4 millions d'habitants, qui sont chrétiens de temps immémorial² et qui se divisent en deux grandes souches : celle du Tigré, vers le nord et la haute montagne, et celle de l'Amhara, vers le sud, souches ayant engendré divers royaumes, entr'autres du Choa, du Goggiam, de l'Harrar, de l'Agamé, etc.

De leur ancienne capitale commune, aujourd'hui bien délabrée, *Gondar*, perchée sur un plateau de 2780 mètres au-dessus de la mer, à environ 40 kilomètres au nord du grand lac Tana, les Abyssins entretenaient et entretiennent encore des relations par caravanes dans quatre ou cinq directions principales.

A l'ouest, sur la région du Nil, Kartoum, par Metamma et

¹ Le mot *Abyssinie* vient de l'arabe *Habesch*, qui signifie *multitude mêlée*.

² Branche de l'Eglise chrétienne copte d'Egypte avec quelques traditions et cérémonies hébraïques.

Sup-Abu-Sin, d'où une route mène aussi au nord sur Kassala et Berber; les régions musulmanes du Kedarif et du Soudan qui traversent ces voies sont ordinairement en hostilité avec les Abyssins.

Vers le sud et sud-est par Samera et à travers le royaume de Goggiam par Nazarit, Moncorer et Antotto.

D'Antotto trois routes de caravanes mènent à l'est et au sud-est sur les ports d'Assab, d'Obok, de Zeila, de Berbera :

sur *Assab* par Ancober, capitale du Choa, par Ganani, Gambo-Coma, Buldugum, Simbelelu, Saggarita, Daimuti et Magdul ;

sur *Obok* par Ancober, Farre, Mullu, Errer, Oasinarof, Adagalla, Lasserat, Gobbad, Alecsitan et Tagura ;

sur *Zeila* par Ancober, Farre, Baareto, Irna, Uorabili, Harrar, Fildessa et Abassen ;

sur *Berbera* par la route précédente jusqu'à Harrar, et delà plus au sud par Madiria, Arghesa, Argan, Lefa-Reg.

Gondar communique encore avec la région de l'est par le chemin de Semara, Sali, Ghereghere, Cogne-Mechet, Civenna, puis la grande voie Dildi, Nofla, Makallé, Adigrat, Senafé, Halai, etc., et avec la région du nord et de l'est par plusieurs chemins parallèles, dont entr'autres la voie Giambelge, Ince-tab, Mai-Tsalo, Debra-Ghennet, Acsum, la ville sainte, et sa voisine Adua, la capitale actuelle du Tigré; de là sur Massoua par Daro-Tacle, Adi-Qualà, Godofelassi, Adi-Ugri, Asmara, Ghinda, Sabarguma, Saati, ou bien, dès Adua sur Asmara par Amba-Beesa, Adis-Adi, Coatit, Digsà, Saganetti.

De race fière et virile, au type sémitique bruni, de tempérament ardent et vigoureux mais dressé à la patience et à la souplesse, l'Abyssin cache sous des dehors calmes un vif orgueil de ses traditions nationales, de ses ancêtres surtout, et c'est justice puisque ceux-ci ne sont rien moins que le roi David, son fils Salomon et la reine de Saba. Il les tient encore en suprême honneur, leur consacrant des temples, perpétuant leurs noms, se réclamant de leur patronage aux heures critiques. Pour un peuple de si haut lignage nos jeunes dynasties, notre noblesse des Croisades comptent pour petites bourgeoisies, très dignes d'ailleurs d'intérêt. Il leur accorderait volontiers, en cas de besoin, sa protection chrétienne au milieu des infidèles, et y penserait plus vite qu'à solliciter la leur. Pourtant les jeunes Abyssins conviennent d'un certain prestige de

l'Angleterre depuis qu'ils ont vu ses nombreux navires sillonner la mer Rouge et ses éléphants gravir, chargés d'artillerie, les sentiers alpestres de Magdala.

Le règne du négus Theodoros, inauguré sous des débuts brillants et vertueux trop tôt ternis par d'horribles excès, marqua, dans les annales de l'Empire éthiopien, une ère importante de réveil national. Tout puissant pendant quelque temps, son armée, y compris les contingents des grands et petits vassaux, montait au total d'une centaine de mille combattants, avec le triple d'assistants, muletiers, chameliers, porteurs d'eau, domestiques de toute espèce, femmes et enfants. C'était une sorte de milice, de levée en masse et en famille, sans autre organisation régulière que celle d'une petite garde d'élite marchant fidèlement auprès du chef. La reine, suivie de dames d'honneur et d'une escorte militaire, cheminait aussi près du roi, campait à ses côtés sous une magnifique tente. Les tentes voisines brillaient d'un éclat analogue. En somme tout ce qui avait trait au campement eût pu servir de modèle aux meilleures armées, quant au confort des chefs et de leurs principaux corps, et aussi, et surtout, quant à l'endurance, à la patience, au savoir faire des hommes en simples bivouacs.

L'armement offrait moins de merveilles. Les feux d'infanterie et d'artillerie n'étaient fournis que par de vieux engins européens de raccroc ou par de belles pièces arabes plus ornementées que meurtrières. Les piques, les sabres, les boucliers étaient plus sérieux, à raison des « coups de collier » qui constituent la tactique habituelle des guerriers abyssins. Mais que valaient ces armes de choc contre les fusils rapides à yatagans et la pratique des abris, naturels et artificiels, des ordonnances européennes !

Aujourd'hui c'est différent. L'organisation et l'instruction de l'armée n'ont pas, à la vérité, fait de grands progrès, ces branches dépendant directement des aptitudes du gouvernement, qui n'est pas toujours le meilleur des généralissimes. Mais tout le monde y est armé, bien armé. Nos derniers ou avant-derniers modèles de fusils, de revolvers, de canons de campagne et montagne, y abondent. Par les marchés européens de la mer Rouge, anglais d'Aden et de Zeila, français d'Obok, italien d'Assab, sans compter ceux du Haut-Nil, de nombreuses armes particulières y sont entrées, y entrent encore. En

outre le gouvernement italien lui-même en a fourni, il y a déjà une dizaine d'années, un gros stock à Menelik, alors ras du Choa, et à d'autres ras du Tigré, quand il cherchait à s'entendre avec eux pour guerroyer en commun contre le négus Jean, et former des *bandes* d'indigènes à sa solde. Il n'y réussit que trop bien ; il éprouve aujourd'hui, à ses durs dépens, l'excellence des armes et de l'instruction qu'il a fournies à ces *bandes*.

Evidemment une centaine de mille hommes outillés de cette façon et défendant leur terrain escarpé, peut-être instruits aux nouvelles armes par des officiers européens — et où n'en trouve-t-on pas¹? — ne sont plus une quantité négligeable ; ils dépassent, en tous cas, la portée de simples détachements.

* * *

Ce fut d'abord le sud de la mer Rouge qui attira l'Italie. Ses premières vues se portèrent sur Assab, à environ 80 kilomètres au nord du détroit de Babelmandeb, un des débouchés principaux de l'Aussa, du Choa et de l'Harrar. En 1875 déjà des démarches furent entamées par des agents de la Compagnie de navigation Rubattino et C^{ie}, pour faire d'Assab une utile échelle de son service de l'Extrême-Orient. Les pourparlers aboutirent à un marché formel en 1880. Par traité du 15 mars de cette année-là, signé, d'une part, des propriétaires locaux Berehan, sultan de Raheita, et Ibrahim et Hassan, sultans de Mergab, et d'autre part du professeur Sapeto, au nom de la Société Rubattino et C^{ie}, celle-ci acquit toutes les îles qui couronnent la baie d'Assab, avec la côte sur cinq milles de largeur, du cap Santhiar au cap Darma. Le 10 mars 1882, la Société Rubattino et C^{ie} fit cession au gouvernement italien de toutes ses acquisitions de la mer Rouge.

Dans les entrefaites une expédition pour pénétrer d'Assab en Abyssinie, sous les hardis explorateurs Giuletti et Biglieri, ayant été massacrée par les Danakils à six journées de la côte, et de nouvelles expéditions se préparant, le gouvernement ita-

¹ En 1868 les conseillers européens de Theodoros étaient surtout des Allemands. MM. Waldmeyer, Saalmüller, Meyer, Zander, Bender, ingénieurs ou entrepreneurs. C'est eux qui élevèrent à Magdala le dispositif des forts qu'on appela le « Sébastopol éthiopien ». Il n'est point impossible que les armes européennes vendues, ces derniers temps, n'aient été accompagnées de spécialistes chargés d'en enseigner le mécanisme.

lien, pour prévenir d'autres malheurs, se mit en sérieuse campagne diplomatique. Rappelons-en les principaux traits d'après la récente chronologie qu'en a donnée la *Rivista Militare Italiana* :

15 octobre 1882. Le comte Antonelli, chargé d'une première mission officielle du gouvernement italien près Menelik, roi du Choa, débarque à Assab et se prépare à partir à travers l'Aussa.

15 mars 1883. Le dit, arrivé en Aussa, stipule avec Mohamed Anfari, une convention d'amitié et de commerce.

21 mai 1883. Le dit, arrivé en Choa, stipule à Ancobar, un traité d'amitié et de commerce avec le roi Menelik, qui ratifie en même temps le traité du 15 mars entre l'Italie et l'Aussa.

3 juin 1883. Le chev^r G. Branchi, consul R. italien à Assab, et l'explorateur G. Bianchi, délégué de la Société géographique, chargés d'une mission auprès du négus d'Abyssinie, sont reçus par l'empereur à Debra-Tabor ; ils lui remettent, de la part du roi d'Italie, divers cadeaux et les insignes du « Grand-Cordon de la couronne d'Italie ».

2 novembre 1883. Gustave Bianchi, chargé d'une mission près le roi du Goggiam, Taclé Aïmanot, lui remet des présents et les insignes de « Commandeur de la couronne d'Italie ». Ensuite il retourne près le négus Jean, pour traiter de l'ouverture d'une route directe du Tigré à Assab (nord-ouest à sud-est), en sens inverse de celle des infortunés Giuletti et Biglieri. Le comte Auguste Salimbeni, ingénieur, qui accompagnait Bianchi, reste près le roi du Goggiam pour construire un pont sur le Nil-bleu (Abai).

24 janvier 1884. Le comte Antonelli est chargé d'une seconde mission près le roi du Choa, pour l'exciter à activer, selon les arrangements convenus, le commerce sur la voie Choa-Aussa-Assab, et lui porter, de la part du gouvernement italien, des fusils demandés par Menelik.

3 avril 1884. Gustave Bianchi part de Makalle, dans l'Enderta, pour son voyage ayant Assab comme but final ; mais il est bientôt obligé de revenir en arrière par ordre du négus.

24 avril 1884. Gustave Bianchi réussit à obtenir le consentement du négus pour son voyage, et il part de Makalle par la voie d'Arrho.

3 juin 1884. Traité de l'amiral Hewet, conclu entre l'Angleterre, l'Égypte et l'Abyssinie pour une alliance entre les Anglais et les Abyssins et la paix entre ceux-ci et les Égyptiens. Par suite de ce traité, qui lui assure la route de Massoua, le négus abandonne à son sort l'exploration Bianchi, ce qui équivalait à sa condamnation à mort.

Mi-octobre 1884. L'expédition Bianchi est massacrée par les Danakils, à environ 150 kilomètres de la frontière abyssinienne.

29 octobre 1884. Le comte Antonelli et le docteur V. Ragazzi, envoyé

de la Société géographique, rejoignent le roi Menelik à Borumieda, par la voie de Gattra.

25 janvier 1885. Le commandant Trucco, du bâtiment royal « Castelfidardo », débarque à Beilul (45 kilom. au N. d'Assab), une centaine de marins avec deux canons, et prend solennelle possession du territoire au nom du roi d'Italie.

4 février 1885. Prise de possession de Massoua, îles et côte, par proclamation du contre-amiral Caimi, qui déclare que les marins et les soldats qui vont être débarqués n'auront d'autre but que de faciliter les relations commerciales et d'assurer les bienveillantes intentions du gouvernement italien envers les populations ; la bannière égyptienne devant être remplacée par celle d'Italie.

5 février 1885. Le colonel Saletta débarque à Massoua environ mille hommes de diverses armes et y arbore la bannière italienne en remplacement de l'égyptienne, occupant en outre, plus à l'ouest, les hauteurs de Taulud, Gherar, Otumlo, Monkullo.

La Turquie, Etat souverain de l'Egypte, et l'Egypte elle-même, font de stériles protestations.

10 février 1885. Le roi Humbert envoie une lettre au négus Jean, l'informant que l'Italie, par motifs d'ordre et de sécurité, a occupé Massoua et s'est substituée aux Egyptiens ; que l'empereur n'a aucun motif de s'en alarmer et que les traités préexistants entre l'Angleterre, l'Egypte et l'Abyssinie seront maintenus, en vue de resserrer les liens d'amitié et de bon voisinage.

10 avril 1885. Occupation d'Arafaki, dans la baie de Zula, à environ 70 kilomètres au sud de Massoua.

26 avril 1885. Le colonel Saletta avise officiellement le négus Jean de l'occupation de Amba et Saati, sur les hauteurs, à l'ouest de Massoua. (Aujourd'hui un chemin de fer à voie étroite relie Massoua à Saati.)

23 juillet 1885. S. M. le roi d'Italie écrit au roi du Choa pour lui faire connaître les motifs qui ont porté le gouvernement italien à occuper Massoua dans des intentions absolument pacifiques.

5 août 1885. Arrivée au Choa par la voie d'Assab d'une caravane d'armes et de munitions, complément d'une première caravane arrivée le 25 avril 1885 à Entoto par la même voie Assab-Aussa-Choa.

7 octobre 1885. Le commandant supérieur de Massoua stipule le protectorat italien sur le Habab, par traité avec son chef, le kantibai Hamed.

7 novembre 1885. Un décret royal confère au commandant supérieur de Massoua le commandement de toutes les forces de terre et de mer et la direction de tous les services civils.

2 décembre 1885. Au colonel Saletta (trop souvent en délicatesse comme chef des troupes de terre avec son supérieur l'amiral Caimi, chef des forces navales de la mer Rouge), succède le général Gené, qui sera le

premier commandant supérieur. Il émet une proclamation ordonnant que la bannière égyptienne soit partout retirée, ce qu'exécutent les fonctionnaires égyptiens encore en fonctions ; leurs petites garnisons restantes (environ 180 hommes) sont embarquées pour l'Égypte. Bon nombre de *bachi-bouzouks* égyptiens passent au service italien, à titre plus ou moins régulier ou provisoire.

23 janvier 1886. Débarquement à Massoua du général Pozzoli, chargé d'une mission solennelle près le négus Jean, et son rembarquement pour l'Italie un mois après, par ordre supérieur, sans avoir pu se mettre en route, vu les lenteurs du négus à répondre qu'il recevrait la mission à Borumieda (800 kilomètres de Massoua).

6 mars 1886. Le comte Antonelli, qui accompagnait le roi Menelik, est reçu par le négus Jean à Borumieda, et cherche à le rassurer au sujet des mauvais sentiments attribués à l'Italie. (Il n'y réussit guère, la mission manquée de Pozzoli l'ayant mécontenté et blessé.)

6 août 1886. Le ras Alula, gouverneur du Hamasen, va faire une razzia sur nos protégés du Habab. Cet incident, joint à d'autres symptômes inquiétants, engagent le général Gené à demander des renforts de troupes.

1^{er} septembre 1886. Rencontre de peu d'importance à Zula (l'ancienne Adulis des Grecs), entre nos *bachi-bouzouks* (irréguliers) et la bande du ras Debeb, cousin en disgrâce du négus. Le général Gené laisse à Zula un poste de six escouades (*buluks*) de 25 hommes, pour protéger ce territoire contre d'autres razzias¹.

A notre tour nous laisserons ici l'intéressante chronologie de la *Rivista*. Jusqu'à présent elle enregistrait surtout des négociations diplomatiques, des procédés ou intrigues politiques fort habiles et persévérants plutôt que des opérations militaires proprement dites, mais nécessaires comme introduction à celles-ci. Dès la date où elle vient de nous amener, c'est-à-dire dès l'automne 1886, il n'en sera plus tout à fait de même. Les négociations ne disparaissent pas, car elles font partie intégrante de la tactique abyssine, mais elles se serrent, deviennent plus aiguës et tortueuses, en même temps qu'accompagnées de mouvements de masses en armes et d'escarmouches sur plusieurs des points atteints ou visés par les forces italiennes.

Pour l'heure celles-ci, sous leur second commandant supérieur, général Gené, sont bien installées à Massoua et sur ses

¹ D'après la *Cronologia storica degli avvenimenti nella Colonia Eritrea*, par Arnaldo Nicoletti-Altimari, lieutenant au 24^e d'infanterie, *Rivista Militare italiana* du 1^{er} janvier 1896.

abords immédiats, les coteaux de Monkullo, d'Arkiko, d'O-tumlo, de Gherar. Ils ont pu sans peine pousser un peu plus loin à Saati, à Amba, où restaient encore quelques petits postes mi-égyptiens à relever ; de là ils progresseront vers l'ouest, tandis qu'au sud ils tiennent Zula, Arafali, avec toute la baie de ce nom et une petite zone dans les gorges du Hadas et vers Ua-à.

C'était là une bonne base d'installation, à 9 jours de Naples par steamers ordinaires, permettant d'attendre patiemment les occasions favorables d'aller plus loin.

Le négus Jean et son représentant au Tigré, le ras Alula, avaient, il est vrai, protesté contre cette prise de possession de territoire, joignant ainsi leur protestation à celle des Égyptiens ; mais on ne s'en était pas trop inquiété ; on y avait répondu par des déclarations d'amitié et d'intentions pacifiques, assurément sincères, ce qu'expliquerait et démontrerait prochainement la mission solennelle du gouvernement italien auprès du négus accidentellement ajournée.

Ladite mission, bien que toujours annoncée, n'arrivant pas et les postes italiens des coteaux continuant à s'y installer, renforcer et même retrancher, notamment à Saati et à Ua-à, le ras Alula commença de montrer les dents. De son quartier-général de Ghinda il envoya, le 12 janvier, au général Gené, une sommation datée du 5 dit, qui caractérise les coutumes du pays. En voici le texte :

Comment te portes-tu ? Moi, grâce à Dieu, je me porte bien.

Maintenant qu'il y a amitié entre nous, fais évacuer de Ua-à les troupes qui y sont.

Les négociants ne doivent plus faire de commerce par l'Hadas et par Asgabé (Habab), mais par la seule route de Ghinda, aller et retour.

Les troupes d'Ua-à devront l'évacuer pour le 21 janvier 1887, et celles de Zula pour le 6 février.

Si l'amitié existe, il faut exécuter cela ; autrement notez que l'amitié a cessé.

Le 15 janvier le général Gené répondit, même style, comme suit :

Comment te portes-tu ? Moi, grâce à Dieu, je suis bien.

Mais Mohamed Bey est arrivé et j'ai lu ta lettre écrite le 5.

J'ai toujours dit que je voulais l'amitié, et que les soldats que j'ai mis à Ua-à ne sont pas contre l'amitié.

Moi, je ne change pas de parole. Mes soldats resteront à Ua-à parce

qu'ils sont nécessaires à la tranquillité du pays. Et je les ai renforcés, afin qu'ils puissent résister à quiconque voudrait les attaquer.

Cela dit pour qu'on sache bien que le gouvernement d'Italie respecte les autres, mais veut aussi qu'on le respecte.

Tant que vous serez notre ami, je serai, moi aussi, le vôtre.

Dans les entrefaites, une mission italienne plus officieuse qu'officielle avait été chargée de compléter et précéder, plus tard de remplacer provisoirement celle du général Pozzoli ; elle comprenait le comte Salimbeni, ingénieur, qui avait habité précédemment le Goggiam et construit un pont sur la Temcia, le major Piano et son fils et le lieutenant Savoiroux. La mission n'ayant pu ou voulu aller au Goggiam par Assab et ayant décidé de s'y acheminer par Massoua, elle fut arrêtée et détenue par le ras Alula sous prévention d'espionnage.

En outre, le ras l'employa comme otage en attendant l'évacuation demandée de Saati et d'Ua-à. Salimbeni dut écrire à deux reprises, le 16 et le 20 janvier, au général Gené qu'on les menaçait de mort en cas de non évacuation. La réponse du général Gené, arrivée le 21, n'ayant rien changé à la précédente, le ras se mit en mesure d'agir. Naturellement Gené en fit autant.

Le 25 janvier 1887 la position de Saati, où ne se trouvait qu'un bataillon, sous le major Boretti, fut attaquée par des forces considérables ; elle put se maintenir, comptant sur du secours annoncé. En effet arrivait de Massoua à tire d'ailes le régiment de Cristoforis ; malheureusement celui-ci, avant d'atteindre son but, se laissa surprendre à *Dogali*, le 26 janvier, et fut presque entièrement détruit. Tous les officiers, sauf un blessé, y succombèrent.

A la suite de cette catastrophe toutes les garnisons se replièrent sur Massoua, y compris celles de Saati, de Ua-à, de Zula, d'Arafali, ces dernières par la voie de mer. L'occupation italienne se trouva réduite à Massoua et à ses proches abords du débet. Les vainqueurs n'en demandaient pas davantage, et ils s'empressèrent d'employer leurs prisonniers à négocier, au prix de leur libération, divers détails de douanes et de police de bon voisinage.

En fait toutefois l'état de guerre s'était ouvertement produit et subsistait, mais avec une pause accentuée. Profiterait-on de ce temps d'arrêt pour en tirer un acheminement à la paix ou

des moyens de revanche ?... C'est ce dernier parti qui prévalut à Rome.

Dès le 29 janvier le général Gené demanda des renforts, environ 10 mille hommes avec deux batteries, en proposant aussi de s'entendre avec divers dissidents abyssins et avec les Derviches; sur quoi le gouvernement décida tout d'abord une grande expédition d'une vingtaine de mille hommes, pour laquelle les Chambres votèrent un crédit de 20 millions.

En attendant, le général Gené, destiné à être la victime expiatoire, fut remplacé par son prédécesseur Saletta, devenu major-général. La presse reprochait à Gené d'avoir livré au ras Alula des ennemis personnels et des armes séquestrées depuis longtemps, en échange de Salimbeni et de ses compagnons d'infortune, rendus à la liberté le 17 mars, sauf le lieutenant Savoiroux retenu encore quelque temps.

Le 17 avril 1887 le blocus de la côte abyssine fut décidé, ainsi que le transfert des affaires militaires d'Afrique au ministère de la guerre; en même temps l'état de guerre légal fut déclaré par le gouverneur de Massoua, qui s'occupa sans délai de regagner par négociations un peu du terrain perdu par les armes. A cet effet il put conclure un traité (5 juin 1887) avec Hamed, cantibai de Habab, ennemi du négus, pour placer cette province sous le protectorat italien, moyennant un subside de 500 thalers par mois. Dans un but analogue on mit à profit l'offre opportune de médiation de l'Angleterre et de sa délégation au négus. Cette mission, composée de sir Gerald Portal, secrétaire du représentant britannique en Egypte, sir Evelyn Baring, du major Beech, de l'armée anglaise du Caire, et d'un officier égyptien, débarqua le 30 octobre à Massoua, arriva le 9 novembre à Asmara, d'où le ras Alula l'expédia, le 19, sur Adua et Ascianghi, rendez-vous donné par le négus Jean.

Quel était l'objet précis, quelles étaient les variantes possibles de la mission anglaise? Le mystère en couvre encore quelques points, qui ne seraient pas les moins importants.

Par une déclaration de M. Crispi aux Chambres italiennes, on apprit que le gouvernement avait accepté l'amicale médiation du Foreign-Office, laquelle ne devait porter aucun préjudice au prestige politique et à l'honneur militaire de l'Italie; qu'on ferait, en Afrique, tout ce qui pourrait faciliter la mission anglaise, et qu'entr'autres on ne prendrait pas l'offensive avant le retour de M. Portal, moyennant qu'il s'effectue avant

la fin de novembre ; que l'Italie ne s'engageait pas à s'abstenir d'ultérieures annexions , bien qu'elle n'aspirât d'aucune façon à s'annexer des territoires abyssins proprement dits , l'Italie devant seulement se procurer toutes les garanties stratégiques nécessaires ; qu'en occupant Saati et Ua-à on n'avait pas entendu recevoir des cessions de l'Abyssinie , ces postes n'étant pas en territoire abyssin , et que d'autre part ces deux postes ne fournissaient pas une garantie suffisante ; qu'en fin de compte le ministère serait disposé , en échange de cessions territoriales correspondant à ses vues , à conclure un traité réciproque d'amitié et de commerce.

En conformité avec les divers chefs de cette déclaration , donnée en automne 1887 , le gouvernement prépara sa reprise d'opérations pour la fin de novembre , après la saison des pluies. En trois convois , 18 mille hommes furent expédiés à Massoua , aux ordres supérieurs du lieutenant-général di San Marzano , qui y débarqua le 9 novembre. Il aurait sous ses ordres les généraux-majors Gené , Lanza , Cagni , Baldissera comme commandants de brigade , et Saletta à disposition. Ses instructions portaient entr'autres de faire réoccuper Saati , pour le prestige du nom italien , et sans se lancer dans une guerre à fond de conquête de l'Abyssinie ; de s'y retrancher solidement et d'établir sa liaison avec Monkullo , Otumlo , Massoua par chemin de fer ; de renforcer et retrancher les autres postes occupés ; après quoi les troupes coloniales seraient réduites au strict nécessaire.

Les opérations prescrites furent aussitôt commencées , ou plutôt préparées , en attendant le retour de la mission Portal , qu'il ne s'agissait pas de compromettre par des mesures intempestives et précipitées , et de laquelle on espérait encore de bons résultats.

Après un long et inquiétant silence pendant le mois de novembre et une partie de décembre , la mission Portal réapparut enfin à Noël 1887. Sa tentative de médiation avait complètement échoué.

Dans deux lettres en réponse à celle de la reine d'Angleterre , le négus Jean se plaignait amèrement des procédés italiens à son égard , terminant l'une d'elles , qui fut communiquée au cabinet de Rome , par ces mots caractéristiques : « Si » le désir de V. M. est de faire la paix entre nous , ce ne sera » possible que quand les Italiens resteront dans leur pays et

» moi dans le mien. Maintenant, des deux côtés les chevaux
» sont sellés et les sabres dégainés. Mes soldats, nombreux
» comme les sables, sont prêts avec leurs lances. Les Italiens
» désirent la guerre, mais en Dieu seul est la force. Qu'ils
» agissent à leur gré; tant que je vivrai je ne m'effraierai pas
» d'eux jusqu'à me cacher dans un trou. »

De plus sir Gerald Portal apportait d'intéressants renseignements sur les armées abyssines, publiés en 1888 dans le *Libro verde*, et qui peut-être n'étaient divulgués par les médiateurs qu'en vue de modérer l'ardeur de revanche des Italiens jusqu'à des temps meilleurs. Les forces indiquées étaient en effet d'un effectif imposant : rien moins que 130 mille combattants (sans compter ceux du roi du Choa, Menelik, le négus d'aujourd'hui, alors vacillant) se répartissant en : 16 mille hommes sous le ras Alula et 20 mille sous le ras Agos, dans l'Asmara, presque tous armés de fusils; d'autre part s'avancant sur la route Ascianghi-Adigrat, le négus avec sa garde de 5500 fusiliers d'élite, le ras Hailu Mariaon, son neveu, gouverneur du Vadela, avec 20 mille fusiliers, le deggial Mesciascià, autre neveu, avec 5 mille hommes, le ras Michael avec environ 20 mille cavaliers Gallas armés de la lance, du sabre et du bouclier. Par la route de Debra-Tabor et districts voisins s'avancait la principale colonne, formant le gros de l'armée, environ 40 mille combattants, dont deux tiers armés de fusils commandés par le ras Area Selassié, fils du négus. Au milieu de décembre 1887 cette colonne arrivait à Adua.

Ces utiles renseignements, loin de décourager l'état-major italien, ne firent qu'exciter son activité. Il n'y avait plus de temps à perdre pour être à même de recevoir l'attaque dans de bonnes positions défensives.

En conséquence le général San Marzano fait occuper en forces et solidement retrancher la position de Saati, le chemin de fer (à voie étroite, 0 m. 95) est poussé avec énergie, d'Abdel-Kader à Saati, et ouvert partiellement en février. Le lieutenant-colonel Vigano s'installe sur le plateau de l'Agametti, le général Baldissera à Sabarguma.

Dans les entrefaites le négus a continué sa marche en avant dès Adua. Il est signalé le 26 février 1888 à Godofelassi, le 4 mars à Debarma, le 9 à Asmara, s'avancant toujours en se faisant précéder de propositions, sinon de sommations pacifiques. Le 31 mars, il est à Sabarguma en face de Saati; San Marzano,

de son côté, est en forces sur ce dernier point. On s'attend à une bataille décisive au premier jour.

Mais le 2 avril amène un revirement complet : toute l'armée du négus se replie sur Ghinda sans avoir brûlé une cartouche. Naturellement l'autre camp la laisse filer en paix, se contentant de gagner un peu de terrain sur ses talons.

Que s'était-il passé?... Deux choses peu prévues : une réapparition menaçante des Derviches, provoquée on ne sait au juste par quels motifs immédiats ; des mouvements de Menelik avec son armée quasi-indépendante d'environ cent mille hommes qui pouvaient paraître à un esprit défiant plus favorables que nuisibles aux Derviches qu'il devait surveiller.

Le fait est qu'à ces mêmes dates, le roi du Choa, toujours sollicité par le comte Antonelli, négociait des arrangements particuliers, surtout en armes et cartouches, avec le gouvernement italien, auquel il avait même offert, en retour de bons fusils, sa médiation amicale auprès du négus. Celui-ci, esprit avisé et résolu, s'était promptement mis au clair et décidé à un parti énergique. Tout d'abord il tournerait ses armes contre l'ennemi le plus dangereux, les Derviches ; et puis, ses derrières assurés, il reviendrait, plus libre, à ses autres adversaires. C'est ce qui avait ajourné la bataille crue inévitable pour fin mars aux environs de Saati.

La combinaison du négus Jean était parfaite en principe, digne d'un Bonaparte et des meilleurs chapitres de Jomini.

L'événement n'y répondit pas. Occupé en premier lieu à soumettre le Goggiam, qui, en emboitant les voies ambiguës du Choa, avait été envahi et révolutionné par les Derviches, il se porta contre ceux-ci dans la région du Nil, le Fart-West abyssin. Après quelques combats sans notable importance, une bataille décisive fut livrée, en fortes masses de part et d'autre, à Metamma dans le Gallabat, le 10 mars 1889. Malgré des prodiges de courage et de tenacité, le négus y fut battu et y perdit la vie. Les vainqueurs envoyèrent sa tête en glorieux trophée à Omdurman (Kartum) au calife Abdullahi.

C'était un autre changement de scène. Déjà commencé en avril 1888 par la retraite abyssine de Sabarguma et Ghinda, il avait été activement utilisé depuis lors par les Italiens : d'une part en reprenant leurs anciens postes avancés de la baie d'Arafali, du Hadas, de Ua-à, et en les poussant plus loin avec l'aide d'Abyssins dissidents ; d'autre part en activant les négos-

ciations d'entente avec les chefs locaux, petits et grands, du Tigré et d'au delà. Celles surtout avec le roi Menelik firent des progrès sensibles, grâce à 6 mille fusils Remington accompagnés de 200 mille cartouches même arme, 400 mille cartouches Vetterli et douze caisses de poudre, qui lui furent remis partie en février 1888 par le Dr Vincent Ragazzi, partie en novembre même année par le comte Antonelli.

C'est ainsi que tout en arrondissant le domaine de l'occupation vers l'ouest et vers le sud, on rapatria, déjà en mai 1888, le gros de l'expédition qui était partie d'Italie l'année précédente. Rien ne pouvait mieux répondre aux vœux unanimes d'économies budgétaires. En même temps, le général San Marzano fut aussi rappelé et remplacé par son plus ancien brigadier, l'habile général Baldissera, ancien officier autrichien, Italien depuis 1866, qui vient d'être envoyé de nouveau en Erytrée pour y commander en chef. Il n'eut qu'à suivre l'impulsion donnée depuis un mois pour accumuler les succès militaires. La tribu des Beni-Amer accepte le protectorat italien en novembre 1888. Une tentative sur Saganeiti, échouée avec pertes sensibles, le 8 août 1888, contre Debeb, est reprise un peu plus tard et réussit avec le concours de ce même chef en lutte contre d'autres chefs tigrins. En février 1889, Debeb occupe Asmara, à moitié au compte du général Baldissera, qui le poussera sur Adua.

A peu près en même temps, le major di Maio a occupé Keren, dans le Bogos, lançant des reconnaissances plus à l'ouest, vers Adorgat, et le général Baldissera a fait prendre possession du haut plateau d'Agametta.

Pour toutes ces avancées, on emploie de plus en plus les indigènes, soit en bataillons d'*Ascaris* recrutés volontairement pour 3 ans, à cadres italiens, soit en *bandes* de milices, *chitet* ou landsturm, prises à la solde de la colonie pour leurs bonnes dispositions à guerroyer momentanément contre l'ennemi commun. Ce système se développera et arrivera, espérait-on, à réaliser une forte et solide troupe du pays, économisant hommes et argent de la Péninsule.

Quand on sut la défaite et la mort du négus Jean, la guerre civile devint intense dans le Tigré, soit entre chefs subalternes, soit entre prétendants à la succession du roi des rois : Debeb, Mangascia, Alula, Sejuin, et surtout Menelik lui-même, qui,

réunissant autour de lui les ras de l'Amhara, disposait par son royaume du Choa d'une forte armée.

De cette dernière, les Italiens, semi-alliés du Choa, n'avaient rien à redouter pour l'heure. Quant aux autres armées, elles n'existaient plus ou étaient fractionnées à l'infini, absorbées par leurs affaires du jour et locales.

Baldissera eut donc beau jeu pour s'installer ou simplement montrer son drapeau partout où le vent le poussait. En mai et juin 1889, il prit possession de Keren, en juillet et août d'Asmara, station tempérée, à 2400 mètres au-dessus de la mer. Sur tous ces points on bâtit des forts, qu'on relie par des chemins améliorés; une assez bonne route est tracée de Saati par Sabagurma et Ghinda sur Asmara, qui devient une excellente base contre le sud et contre l'ouest, couvrant parfaitement celle de Massoua. Un général n'est presque plus nécessaire; la besogne est essentiellement civile, parfois traversée, il est vrai, par le fait de l'action prépondérante du comte Antonelli, qui ne fait fond que sur Menelik, l'Aussa et le Choa, tandis qu'à Massoua on s'appliquait plutôt à se rattacher les Tigrins.

Aussi Baldissera, dont les yeux malades ne s'accommodent guère du climat d'Afrique, demande et obtient son rappel. Il est remplacé par le général-major Orero et par un conseil de gouvernement civil qui entrent en fonctions à fin décembre 1889. De ce moment date aussi le nom officiel de *Erytrée*, donné à la colonie par décret royal du 1^{er} janvier 1890.

Pendant toute cette année et la suivante, les événements militaires se bornèrent, dans le Tigré, à des promenades triomphales comme en pays ami, même jusqu'à sa capitale, Adua, où le général Orero préside, le 26 janvier 1890, à une cérémonie commémorative des héroïques victimes de Dogali. On colonisera le pays au moyen d'agriculteurs italiens.

Faute de combattants d'Abyssinie, où toutes les affaires sont dominées par la diplomatie pacifique d'Antonelli, la colonie militaire s'en prendra aux Derviches: on ira au Soudan, s'il le faut, on reprendra l'ordre primitif de « pointer sur Kartum », donné à Saletta pour les débuts du débarquement de 1885, à Massoua! Gare à la première chicane des Derviches!

En attendant, l'organisation politique du pays conquis se développera. Au commencement de juin 1890, le général Orero, à qui l'on reprochait son intempestive entrée solen-

nelle à Adua et qui avait dû, par ordre supérieur, rentrer à Asmara, fut rappelé et remplacé par le général-major Gandolfi, membre influent du parlement. Un autre membre du parlement, le baron Franchetti, fut chargé de la colonisation, et bientôt quelques familles d'agriculteurs lombards s'établirent sur divers points, notamment à Godofelassi. Des constructions diverses, dont aussi quelques forts, s'élevèrent pour les abriter, les protéger et assurer leurs communications. C'est ce qui donna lieu aux premiers ouvrages d'Adi-Ugri, de Saganaiti, de Digsa, d'Halai et quelques autres qui forment aujourd'hui une précieuse ligne avancée de la position principale d'Asmara vers le sud.

Du côté de l'ouest, le rôle des armes redevint plus actif. Vers la fin de juin 1890, un corps de 800 Derviches ayant fait une razzia sur les protégés italiens Beni-Amer, deux compagnies d'*Ascaris* sous le capitaine Fara les en châtièrent sévèrement près Adorgat. Ce brillant exploit amena la soumission d'un grand nombre de chefs des villages environnants et la construction d'un fort à Adorgat; la première pierre en fut posée, le 20 novembre 1890, par le colonel Baratieri, alors commandant de la zone de Keren, plus tard gouverneur provisoire dès le 31 juin 1891 en l'absence temporaire du général Gandolfi, parti en congé, puis à titre définitif dès le 28 février 1892.

Dès le commencement de cette même année, l'état légal de guerre avait fait place, pour les troupes, à l'état normal de paix : solde ordinaire.

Le 16 juin 1892, une seconde rencontre eut lieu contre les Derviches, dans la plaine de Serobeiti, à une centaine de kilomètres d'Agordat, où ceux-ci furent de nouveau battus; dans une troisième affaire, plus considérable, le 21 décembre 1893, à Agordat même, la brigade du colonel Arimondi remporta une éclatante mais meurtrière victoire; cela ne fit rien changer à l'état légal. On voulait la paix, on l'avait en fait, les Derviches n'étant tenus que pour un accessoire. Aussi les honneurs et les récompenses commencent à pleuvoir sur les états-major. Le colonel Baratieri est nommé général-major (17 juillet 1893), Arimondi aura la même promotion quelques mois plus tard.

Ces encouragements ne tombent pas dans l'eau. Ils excitent à d'ultérieurs progrès. On les fera. On s'imposera de vive

force à Kassala, qui fut en effet hardiment enlevée par Baratieri le 17 juillet 1894 ; dans le reste du pays, le Tigré notamment, on poursuivra l'œuvre commencée, cela par les procédés antérieurs, c'est-à-dire par des traités, par la colonisation, par l'organisation des services civils, de la justice, des télégraphes, des bureaux de poste, de la civilisation. Vraiment le gouvernement de Rome pouvait s'estimer heureux d'avoir de tels officiers, sachant tirer de l'état de paix des avantages qui valaient et au delà ceux de l'état de guerre.

Tout cependant n'était pas fini par ces réels succès dans le nord du pays. Restaient Menelik, dans le sud, et les négociations ouvertes avec lui.

Comme on peut le penser, les pourparlers ne tardèrent pas à changer de nature quand le roi du Choa entra en lice pour recueillir la succession du négus Jean. Tant qu'il eut à lutter sérieusement contre les autres prétendants, c'est-à-dire pendant tout le mois d'avril 1889, il se montra empressé à satisfaire aux désirs du comte Antonelli. Mais une fois assuré de ses chances, les vues du vassal récalcitrant diminuèrent d'intensité, et celles du souverain suprême prirent peu à peu le dessus. Néanmoins les deux parties s'entendirent pour conclure un traité en bonne et due forme, le traité dit d'Ucciali, qui fut signé le 2 mai 1889. Cet acte de vraie paix, d'intention au moins, qui donnait à chacun une part convenable et honorable des avantages recherchés, renfermait un germe de guerre qui est la cause directe des graves événements militaires actuels.

Dans l'été de 1889, pour mettre le sceau à l'amitié conclue, une mission éthiopienne fut envoyée à Rome sous la direction du ras ou sous-ras Makonen, du Harrar, tributaire du Choa. Fort bien reçue en Italie, où elle passa près de trois mois, du 21 août au 4 décembre 1889, elle y apprit que le traité d'Ucciali, dans son texte en langue italienne, renfermait un article 17 qui mettait l'Abyssinie sous le protectorat italien, ce qui ne concordait ni avec les intentions des contractants abyssins, ni avec le texte dans leur langue. Des discussions prolongées s'ensuivirent, pendant lesquelles Menelik notifiait officiellement et directement, le 14 décembre 1889, à divers souverains d'Europe, son avènement au trône d'Ethiopie. Son couronnement, avec celui de sa femme, la princesse Taïtu,

avait eu lieu le 3 novembre précédent à Entoto, sa nouvelle capitale, en attendant le sacre à Acsum.

Le gouvernement de Rome considéra cette notification comme une violation de l'article 17, et en prit occasion de laisser les troupes du général Baratieri continuer leurs progrès en franchissant les limites territoriales du Mareb, fixées par le dit traité. Les rapports s'envenimèrent, se compliquèrent de jour en jour, si bien qu'après plusieurs lettres de l'empereur Menelik au roi d'Italie et de nouvelles conférences avec le comte Antonelli, sans meilleurs résultats, le négus dénonça formellement le traité d'Ucciali le 11 mai 1893.

C'était la guerre, non à bref délai, car les mobilisations éthiopiennes sont lentes, très lentes, avant d'être complètes, et jusqu'à ce moment-là on aurait pu encore trouver un terrain d'entente.

Mais on n'y était enclin ni en Italie ni à Massoua. Le gouvernement de Rome venait de notifier aux cabinets européens son protectorat d'Abyssinie; en outre il avait déterminé avec celui de Londres les lignes de limites et de « sphères d'influence » des territoires abyssins riverains de la Mer-Rouge; une carte de ces limites avait été officiellement établie et transmise aussi aux puissances¹.

D'autre part l'élan militaire était donné au camp italien; un noble entrain y régnait depuis les beaux coups contre les Derviches; d'autres coups semblables dans le Tigré paraissaient d'autant plus faciles qu'aucune force sérieuse n'y était prête à les empêcher. Il ne s'y trouvait que les troupes, longtemps indécises et tiraillées en divers sens, du ras Bata-Agos, qui commençaient cependant à se montrer hostiles, tant en leur nom qu'en celui du ras Mangascia.

C'est par leur fait que s'ouvrit, en automne 1894, la campagne dont nous voyons aujourd'hui le développement si dramatique et même si surprenant pour les personnes qui n'en préjugeaient les résultats que d'après ses premières affaires de 1885 à 1890, qui ne furent au fond que des escarmouches.

Escarmouches encore les engagements très vifs mais à faibles effectifs, par lesquels débuta la reprise des opérations d'automne 1894. De chauds combats eurent lieu d'abord autour

¹ C'est de cette carte qu'est extraite celle jointe à la présente livraison de la *Revue militaire suisse*.

des fortins de Saganeiti, de Digsä, d'Haläi, où se distinguèrent entre autres le major Toselli, qui devait, un an plus tard, tomber au sanglant champ d'honneur d'Amba-Alagi, et le chef tigrin Bata-Agos, qui se fit bravement tuer sous le fortin d'Haläi, dans la nuit du 18 au 19 décembre.

Il s'agissait, après cela, de se garer du ras Mangascia, qui recrutait des forces dans les environs d'Adua et d'Adigrat, aux ordres du ras Agos, autre chef tigrin douteux. Baratieri s'avança contre lui avec 3800 hommes, presque tous indigènes, rassemblés à Adi-Qualä, comprenant les trois bataillons ascaris Hidalgo, Galliano et Toselli, à cadres italiens, une batterie de montagne, un peloton de cavalerie, les *bandes* fidèles du Saraé et de l'Okulé-Kasai. Il fit sans opposition une entrée triomphale à Adua et à Acsum, et, satisfait de ce coup moral, qui lui ramenait une partie des populations du Tigré et le haut clergé, il se replie sur Adi-Qualä, puis sur Adi-Ugri; là, il laisse ses troupes aux ordres d'Arimondi, tandis qu'il va à Asmara soigner les affaires civiles et faire rapport au ministre de la guerre, à qui il demande un bataillon pour les garnisons des nouveaux points à occuper et à retrancher.

En somme, l'année 1895 commençait bien : beaucoup de terrain gagné en avant, presque sans pertes. Toutefois, les corps des ras Mangascia et Agos, qui s'étaient repliés à temps, restaient intacts. A leur tour, ils s'avancent d'abord à Debra-Damo, au nord d'Entiscio, puis sur le Belesa, puis vers Deghen et *Coatit*. Le général Baratieri, reparti d'Asmara le 9 janvier, concentre ses forces vers Chenafena, à l'est de Godofelassi, et marche sur le camp tigrin.

Deux batailles se livrent autour de *Coatit*, les 13 et 14 janvier, à la suite desquelles le ras Mangascia est en partie dispersé, en partie rejeté sur *Senafé*, route d'Adigrat. Le 15, Baratieri continue l'attaque et rejette l'ennemi sur Adigrat, en lui infligeant de grandes pertes. La propre tente du ras, remplie de précieux bagages, dont d'utiles cartes géographiques et divers papiers, d'un haut prix à ce moment, tombent aux mains des vainqueurs. Ils y apprennent entre autres que du fond du Harrar et du Choa le négus s'apprête à venir rejoindre Mangascia. Ces belles victoires de Coatit et Senafé ne sont donc encore que des affaires d'avant-gardes. Les gros n'ont été engagés ni d'un côté ni de l'autre, Baratieri ayant plus de la moitié de ses forces disséminées sur ses lignes

d'étapes d'Adi-Ugri et Halai à Asmara et Massoua, ainsi que sur ses conquêtes de Keren, d'Agordat, de Kassala, sans parler des renforts qu'on lui envoyait de Naples (le 18 janvier), deux bataillons, au lieu d'un seul qu'il avait demandé.

Quoiqu'il en soit, les succès étaient réels ; ils faisaient honneur à l'activité et à la résolution du général Baratieri ; ils affermissaient le présent. Qu'en sortirait-il dans l'avenir?...

Rentré à Asmara et à Massoua, au milieu d'interminables ovations, l'heureux vainqueur de Coatit et de Senafé, après Kassala, put bien croire que l'essentiel était fait. Les triomphes qu'il alla recueillir, en mars et avril, à Adigrat, de là par Entiscio à Adua et Acsum, les félicitations et récompenses venues d'Europe, n'étaient pas faites pour le désillusionner. Après avoir laissé garnisons à Adua et Adigrat, par ordres du gouvernement, et préparé des mouvements en avant d'Adigrat vers Makallé et Ascianghi pour surveiller ceux de Mangascia, le général Baratieri revint se livrer à ses devoirs de gouverneur civil à Massoua. L'organisation du pays est vivement poussée ; ce n'est pas une petite besogne, car le territoire de la colonie, qui était en juillet 1894 de 86 000 kilomètres, compte, un an plus tard, 150 000 kilomètres carrés. Des chefs et sous-chefs des diverses régions, avec convenables honoraires, d'autres fonctionnaires encore, sont nommés en grand nombre et solennellement installés. Les cérémonies d'investiture ont lieu, pour l'Agamé, le 12 juin à Adigrat, pour le Tigré, le 21 juin à Adua ; les carabiniers (gendarmes), 87 Italiens, dont 4 officiers, et 110 indigènes, sont répartis en conséquence, et sembleront suffire à tous les besoins. Les troupes, qui leur serviront de réserve, sont aussi disloquées en état de paix.

Mais un point noir subsistait à l'horizon, du côté du sud, du Choa, des intentions réelles de Menelik.

On s'en préoccupait à Rome, et Baratieri y fut appelé pour en conférer. Ces conférences, accompagnées de grandes fêtes qui commencèrent à Brindisi, eurent lieu en septembre ; dans toute l'Italie, notamment à Brescia, Baratieri fut encensé à souhait, et c'est alors qu'il prononça les paroles en faveur d'une énergique offensive et d'une conquête à fond qui eurent tant de retentissement et qui peut-être décidèrent aussi Menelik à l'action vigoureuse. Le général Baratieri se croyait si sûr de la continuation de sa bonne veine, qu'il ne demanda, dit-on,

pour faire face aux exigences, qu'un nouveau crédit de trois millions de francs. Rentré au milieu de ses troupes à fin septembre, il s'apprêta aussitôt à tenir parole, forma un camp d'observation à Adigrat en lançant plus loin, vers Ascianghi, une avant-garde sous le général Arimondi, qu'il accompagna jusqu'à Makallé et Antalo, non loin d'Amba-Alagi. C'était à la mi-octobre; le ciel paraissait encore si serein que le général Baratieri se rendit, le 18 octobre, à Adua, voir les retranchements en cours d'exécution, et rentra le 29 à Massoua, à ses devoirs de gouverneur. Une partie de la milice mobile fut licenciée; en compensation, l'on forma un nouveau bataillon d'Ascaris, le 8^e.

La fin du mois d'octobre et tout le mois de novembre se passent en ces tranquilles mesures administratives.

Mais au commencement de décembre, les nouvelles de l'approche de Menelik, rallié par tous les principaux ras, ce qui donnera une armée d'une centaine de mille hommes, vient changer la nature des travaux à accomplir. Baratieri se porte rapidement à Adigrat, où il n'arrive que pour recueillir les tristes nouvelles et de faibles débris du grave échec du 7 décembre.

Cette tragique surprise ayant déjà été relatée, ainsi que le siège de Makallé et son issue, dans nos deux précédentes livraisons, nous y renvoyons nos lecteurs, et terminerons ce coup d'œil rétrospectif par quelques mots sur la composition de l'armée avant et après le 7 décembre 1895.

* * *

En été 1895, Baratieri disposait d'environ 12 000 hommes, dont environ 9000 indigènes; le tout réparti en 10 bataillons, dont 4 italiens et 6 d'ascaris à cadres italiens; 48 officiers d'état-major et 300 hommes de services auxiliaires italiens; 210 canonniers, dont moitié d'indigènes et 50 officiers; 260 hommes du génie, moitié d'indigènes, avec 7 officiers; seulement 155 hommes du train, dont 115 indigènes, avec 5 officiers; 91 télégraphistes, dont 17 indigènes et un officier; deux batteries de montagne avec 326 indigènes, 8 officiers et 22 sous-officiers italiens; deux escadrons de cavalerie dits *Keren* et *Kassala*: 400 indigènes, avec 5 officiers et 22 sous-officiers italiens.

En outre, 1500 hommes de milice indigène, en 6 compagnies, et environ 1600 hommes des quatre *bandes* indigènes du Barca, de l'Hamasen, du Seræ, de l'Oculé-Kasaï, d'environ 400 hommes chacune.

Après les renforts expédiés de fin décembre à mi-février, l'effectif avait à peu près triplé et constituait les quatre brigades dont nous avons indiqué approximativement les forces et la répartition dans notre livraison de février (voir pages 121, 122). Avec ceux envoyés du 26 au 29 février et qui arriveront vers le 12 mars à Massoua, l'effectif monterait à environ 50 000 hommes, dont encore un cinquième d'indigènes. Les unités italiennes restent formées de détachés des 12 corps d'armée, volontaires ou tirés au sort; fusil nouveau à 6,5^{mm}.

L'infanterie y domine largement, avec augmentation croissante d'alpins et de bersagliers, tout indiqués pour ce terrain; l'artillerie, constamment renforcée, y est encore en minime proportion et ses attelages laissent beaucoup à désirer, les bons conducteurs faisant défaut¹; la cavalerie n'y est représentée que par deux escadrons, lacune sensible, car la nature alpestre du pays n'empêcherait pas les sveltes chevaux légers italiens d'y être souvent utiles, sinon pour des charges à la Mars-la-Tour, au moins comme éclaireurs et comme rapide infanterie; le génie s'y augmente notablement depuis le siège de Makallé, et avec raison: ce sont ses travaux qui ont sauvé et sauveront la colonie, si tant est qu'elle puisse l'être. On en dirait autant, révérence parler, des mulets et chameaux qu'on y envoie enfin en grand nombre depuis quelques semaines, car ces bêtes de somme y sont indispensables pour donner aux bons soldats toute leur valeur. Sans leur concours, le matériel, les vivres, les munitions restent en arrière et les compagnies les mieux constituées de personnel ne tardent pas à se fondre.

Les Anglais, dans la grande expédition de 1868, avaient particulièrement soigné cette branche du service, trop négligée en d'autres temps. Ils eurent, pour une armée d'environ 15 000 combattants, 8000 mules achetées à Suez, et 5000 autres bêtes de somme, bœufs, chevaux, chameaux, tirés des Indes, de Perse, d'Arabie. De plus, ils avaient amené avec leurs régiments de Bombay 44 éléphants, qui firent des

¹ Il y sera remédié, en partie, par la récente décision d'expédier mille cavaliers démontés pour compléter le personnel du train.

prouesses, ainsi que leurs servants et cornacs, habitués aux climats chauds, pour les gros transports ¹.

A ces puissants moyens de transport, le général en chef, sir Robert Napier, joignit une haute prudence. Ses corps marchèrent en masse, dès leur port de Zula, par les gorges du Hadas et par Senafé, avec bons éclaireurs de tête et de flancs, et judicieuses gardes d'étapes. Ils s'avancèrent ainsi jusque sur le terrain même de la grande victoire qu'ils remportèrent à Magdala, le 13 avril 1868, et dès le 17, après avoir brûlé la ville sur la tombe de l'empereur Théodoros, qui s'était suicidé à la prise de son dernier retranchement, les Anglais se replièrent en masse par le même chemin, ne faisant halte qu'à Senafé, le 24 mai, pour y passer une belle revue en l'honneur de la reine Victoria et de son anniversaire. Trois semaines plus tard, toute l'armée se réembarquait à Zula pour la métropole ou pour les Indes.

Que n'a-t-elle laissé son convoi d'éléphants et de dromadaires à l'usage de ses trop ardents imitateurs ?

Les troupes de Baratieri, sans jouir d'aussi précieuses ressources de mouvements, trop confiantes dans leur vaillance et dans leur bonne étoile, se sont lancées hardiment en avant chaque fois qu'elles ont eu ou cru avoir le terrain libre devant elles. De perfides mirages les ont ainsi attirées et disséminées bien au delà de ce que la prudence exigeait, pressées d'avoir sous les pieds le plus possible de ce terrain colonial tant désiré par de trop chauds patriotes.

Et maintenant, il faut abandonner le plus avancé, le plus glorieusement acquis, le plus riche de ce terrain, les 135 kilomètres d'Amba-Alagi à Adigrat, abandon allant juste à l'opposé des sentiments qui avaient poussé cette poignée de braves si loin de sa base. Il faut en outre tenir le sol restant et pour cela opposer aux forces supérieures des Abyssins, enflammées par deux succès, des forces suffisantes pour que les garnisons avancées ou en retraite ne soient pas réduites au sort de celle de Makallé, et peut-être pire encore, leurs lignes d'étapes étant peu sûres tant que les nouveaux renforts sont encore en route.

¹ Une batterie Armstrong de 12 était desservie, avec tout son parc, par 19 éléphants ; autant pour une batterie de mortiers de 8 pouces ; le reste aux approvisionnements et au campement.

Dans ces circonstances, on comprend l'anxiété avec laquelle la bataille ou l'opération décisive prévue pour ces jours-ci, entre Adigrat et Adua, est attendue.

*
*
*

P. S. La bataille a eu lieu le dimanche 1^{er} mars, devant Adua. Grave échec pour Baratieri, profonde émotion à Rome et dans toute la péninsule. Voir quelques détails à notre chronique.

ACTES OFFICIELS

Munition d'artillerie. — Le Conseil fédéral demande un crédit de 261 356 fr. 80 pour l'amélioration de la munition d'artillerie. A l'appui de cette demande, il présente aux Chambres le message suivant :

Dans notre message du 19 mars 1895, concernant les crédits supplémentaires pour 1895 (1^{re} série), nous avons parlé de notre intention de nous procurer des obus brisants pour notre artillerie. Les essais que nous avons ordonnés avec cette munition ont montré qu'on peut s'abstenir d'en pourvoir les batteries équipées avec le matériel actuel. Aussi s'est-on borné jusqu'ici à charger avec de la poudre blanche une partie de nos obus de 12 cm. afin d'en augmenter l'effet.

Dans l'intervalle, notre Département militaire a approuvé les propositions suivantes de la commission d'artillerie :

1. On doit continuer à n'équiper les batteries de campagne et de montagne qu'avec des shrapnels seuls, à la condition que l'on constitue, le plus tôt possible, des approvisionnements de cette munition dans les parcs de dépôt, comme on l'a fait pour ceux des batteries et des colonnes de parc, et que les obus soient emmagasinés dans les derniers échelons de munition à Altorf.

2. Il faut réduire à 9 le nombre des coups par caisse de munition de l'artillerie de montagne, soit à 18 shrapnels la charge d'une bête de somme.

3. La dotation de l'artillerie de position en munition doit être fixée à $\frac{2}{3}$ d'obus et $\frac{1}{3}$ de shrapnel pour les canons de 12 cm. et à $\frac{1}{2}$ obus et $\frac{1}{2}$ shrapnel pour les mortiers.

On peut donner suite, sans autre, à ces décisions si l'on termine la manipulation des shrapnels de 8,4 cm. non encore travaillés qui se trouvent à Altorf et qu'on emmagasine à leur place les obus à retirer à la troupe. Tout d'abord, l'artillerie continuera à se servir, dans les écoles et les cours, d'obus qu'on remplacera ensuite par des shrapnels.